

The book cover features a stylized, layered landscape. At the top, a dark blue mountain range is set against a lighter blue sky. Below the mountains, a range of reddish-brown hills is visible. The foreground is dominated by a body of water or a field with vibrant, wavy patterns in shades of yellow, orange, red, and blue. On the right side, a small white building with a red roof and a wooden deck is situated on a small island or peninsula. The overall style is graphic and colorful.

# LA VIE EN CHANTIER

ROMAN

PETE  
FROMM

Gallmeister 

## DU MÊME AUTEUR

*Mon désir le plus ardent*, Gallmeister, 2018 ; totem n°129

*Le Nom des étoiles*, Gallmeister, 2016 ; totem n°101

*Lucy in the Sky*, Gallmeister, 2015 ; totem n°74

*Comment tout a commencé*, Gallmeister, 2013

*Chinook*, Gallmeister, 2011

*Avant la nuit*, Gallmeister, 2010

*Indian Creek*, Gallmeister, 2006 ; totem n°2

Pete Fromm

LA VIE  
EN CHANTIER

Roman

Traduit de l'américain  
par Juliane Nivelt

Collection  
AMERICANA

Titre original: *A job you mostly won't know how to do*

Copyright © 2019 by Pete Fromm  
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2019,  
pour la traduction française

epdf ISBN978-2-404-01046-5  
ISSN 1956-0982

Photo de l'auteur © Gallmeister  
Illustration de couverture © Owen Gent  
Conception graphique: Aurélie Bert

Lorsque le futur marié lève le voile sur ses tempes délicates, je me dis qu'on devrait les prévenir: un avenir fait d'enterrements, d'emprunts automobiles, d'impôts et d'enfants malades la nuit. C'est un boulot que vous ne saurez pas faire, le bras nu enfoncé jusqu'au coude dans l'évier bouché, parmi les pelures d'aubergine brûlées à la dérive absurde.

JOE MILLAR, *American Wedding*



## Prologue

LORSQU'ELLE le lui dit, Taz est à genoux ; à force de manier le marteau ses bras vibrent, palpitent et picotent. Il lève les yeux, les oreilles bourdonnantes, la pince à levier et les doigts coincés sous encore quinze centimètres de sous-plancher en kryptonite de malheur.

Les pouces accrochés à sa ceinture à outils, comme si finalement elle comptait s'attaquer au fichu lattis, Marnie le regarde avec un sourire en coin et répète sa phrase.

Il cligne des yeux, hausse un sourcil et libère ses doigts, les frotte pour en retirer la poussière.

— C'est vrai ? demande-t-il.

Tâchant de contenir son sourire, elle commence à extraire un test de grosseur de sa ceinture, à peine un centimètre ou deux, avant de l'enfoncer à nouveau.

— L'aiglon a atterri.

Taz regarde autour de lui, le mur réduit à son ossature face à la cuisine, le sol maculé de plâtre, la constellation de trous laissée par les lattes qu'ils ont arrachées. Les moulures en pin ont été retirées et empilées près de l'atelier dans le jardin, où elles attendent qu'il trouve le temps de décaper un siècle de peinture. Encore du plâtre qui s'écaille, là où se trouvaient les moulures. Des fils électriques noirs d'un autre âge, gainés de tissu, affleurent entre les montants du mur, entourés çà et là de boutons et de tubes en porcelaine d'un blanc pisseux. Le plancher semble avoir explosé, des éclats

de contreplaqué se dressent vers le plafond. Sous le plancher, l'érable crasseux est strié de colle, un trésor de pharaon enfin mis au jour. Des particules de poussière dansent dans la lumière qui filtre à travers les interstices, autour des portes et des fenêtres à guillotine. Taz absorbe la scène, à peine quelques secondes, mais c'est déjà trop long.

Le visage de Marnie se ferme.

— Doux Jésus, dit-il.

Il se redresse avec difficulté, les genoux plus vieux soudain, les articulations raides. Il serre Marnie dans ses bras, soulevant des petits nuages de poussière partout où il la touche.

— Doux Jésus, chuchote-t-il à nouveau, le nez dans ses cheveux.

— Tu as trouvé la foi ou quoi ? demande Marnie.

Elle s'écarte de lui pour mieux le regarder.

— Je suis un chrétien *born again*\*.

— Pas encore né, tu veux dire. En cours de route.

Par-dessus l'épaule de Marnie, Taz continue d'observer la pièce dans laquelle va atterrir ce bébé. Des outils poussiéreux sont disséminés parmi le carnage, le ciseau à bois ébréché et émoussé, la vieille scie sabre et sa lame tordue, la pince à levier indestructible. L'équivalent de Bagdad pour les enfants : allez sécuriser ça. Ruminant tout cela, il embrasse Marnie, un baiser langoureux. Ils y sont encore lorsque Rudy fait irruption dans la cuisine, comme si de rien n'était, un pied-de-biche dans une main, une bière dans l'autre.

— Tiens, dit-il. Quelle jolie scène.

Taz et Marnie se séparent, sans trop se presser non plus. Taz est encore sous le choc.

---

\* Littéralement "né de nouveau", chrétien évangélique qui a connu une régénération spirituelle. (Toutes les notes sont de la traductrice.)



— Et si vous vous trouviez une chambre, plutôt, dit Rudy.

— Ce serait peut-être une bonne idée, figure-toi, répond Taz

Marnie l'attire à elle et colle sa bouche contre son oreille.

— Motus, chuchote-t-elle. Jusqu'à ce qu'on soit sûrs.

Taz hoche la tête. Mais enfin, "sûrs"? Vraiment? Plus rien ne sera jamais sûr, voilà ce qu'il a envie de dire. Pourtant, il acquiesce.

— Tu as apporté de la bière? demande-t-il à Rudy.

Rudy lui lance un regard interloqué.

— J'en ai trouvé dans ton frigo, ouais. Vous en voulez?

Marnie secoue la tête et, captant son geste de justesse, Taz fait de même.

Rudy hausse un sourcil et consulte une montre imaginaire.

— On est encore samedi, je me trompe? Je sais que je suis en retard, mais pas à ce point quand même?

— Non, on est encore samedi, dit Taz.

Rudy avale une gorgée et brandit son pied-de-biche.

— OK, c'est vous qui voyez. Contentez-vous de m'indiquer ce que vous souhaitez voir détruit.

— Démoli, rectifie Taz.

— Appelle ça comme tu veux.

Il plante l'extrémité du pied de biche dans le mur, brise le plâtre et retire quelques lattes.

— Un de ces quatre, va falloir penser à construire au lieu de détruire, dit Taz.

— C'est au-delà de mes capacités, répond Rudy.

— Et nous, on est au-delà de tout, commence Taz.

Marnie lui enfonce son marteau dans les côtes.

Elle rejoint Rudy pour s'attaquer au mur avec l'arrache-clou. Taz approche et lui glisse un masque à poussière sur le visage.

Elle lève une main pour le chasser.

— Je ne supporte pas ce truc.

Se reprenant aussitôt, elle se donne une petite tape sur la tête, ajuste l'élastique et commence à respirer comme un plongeur sous-marin : inspiration, expiration. Ils continuent de mettre le séjour à sac.

À peine un mois plus tôt, après une nouvelle visite de la mère de Marnie – les travaux avaient été temporairement suspendus –, ils avaient reçu un mot les informant qu'elle leur avait acheté un lit, avec un matelas, tout le toutim. Le colis les attendait chez Wagner's. "Tu ne devrais pas avoir à dormir par terre", avait-elle écrit à Marnie, mais c'était Taz qu'elle visait. Derrière la maison, dans l'ancien garage qu'il avait prolongé d'un appentis et déclaré son atelier – malgré le sol en béton décrépit qui rendait problématique le déplacement des machines –, Taz enduisait d'huile de bois de chine le cadre de lit qui l'obsédait depuis des mois. Il l'avait fabriqué avec les plus beaux morceaux de cerisier glanés sur les chantiers année après année, arpentant l'État d'un bout à l'autre, scrutant chaque planche tel Sherlock avec sa loupe.

Ils étaient quand même allés chercher le matelas. Marnie avait empoché le remboursement pour le cadre sans sourciller.

— Elle ne s'en rendra même pas compte.

Un bonus inespéré.

Ensuite, disons qu'ils se devaient de tester le matelas, de lui faire faire un tour de piste ou deux. Ou trois. Voir plus. Et maintenant, ça.

## J - deux mois et le compte à rebours commence

TAZ avait fait de son mieux. Marnie se tenait de profil devant le miroir de la chambre, le T-shirt remonté jusqu'au cou. Il avait poussé des "oh" et des "ah" en gonflant le ventre, déclaré, "T'es une vraie baleine", mais la vérité, c'est qu'elle était semblable à elle-même, une silhouette qu'il aurait pu dessiner les yeux fermés. Il s'était approché d'elle pour poser une main sur son nombril. Elle l'avait repoussé.

— Il est bien là, trou du cul. N'importe qui le remarquerait.

Un mois plus tard, il lui avait dit qu'elle ressemblait à une corde avec un nœud.

Aujourd'hui, sept mois ont largement passé et tout déni est devenu impossible. Ils s'éloignent de Missoula, quittent l'autoroute, longent la Blackfoot en amont, puis les lacets du premier canyon, et enfin la plaine de Potomac, où la brume, encore basse dans les prés, frôle les épicéas, les pins tordus, les angus immobiles comme des ombres. Ils gravissent la colline et franchissent la Clearwater avant d'aborder les lacets du deuxième canyon, les pins ponderosa d'un côté, la rivière de l'autre. Taz voit Marnie se pencher et scruter l'eau à la recherche de coins de pêche, de parcours pour les kayaks. Elle était tombée raide dingue de la région dès le premier jour, l'étudiante de l'Ohio. Tout ce qu'il avait eu à faire, c'était lui montrer les endroits qu'il connaissait par

cœur, depuis qu'il savait marcher. Rudy en était vert de jalousie, la simplicité de la séduction. "C'est pas juste. Moi aussi, je pourrais lui montrer tout ça. Et si je l'emmenais pêcher, au moins on attraperait des poissons."

Marnie se tourne et surprend son sourire.

— Quoi ?

— Rien. Je pense à la première fois qu'on est venus ici.

Sur les hauteurs, aux alentours d'Ovando, la montagne Scapegoat se dresse au nord, grise et aride : son manteau nival a disparu depuis avril. De la fumée voile les sommets les plus éloignés, la saison des feux a commencé. Taz prend la sortie près des tas de gravier, abandonne l'asphalte et le bras principal de la rivière pour se diriger vers les arbres. La voiture soulève un nuage de poussière et cahote sur les derniers mètres de ce que l'on pourrait encore appeler une route. Les leçons de natation, c'est le nom que donne Marnie à leurs escapades. Taz gare le pick-up le long des cerisiers de Virginie, près du grand pin ponderosa solitaire qui marque leur coin secret, personne, à leur connaissance, ne s'étant frayé un chemin à travers les broussailles jusqu'à leurs rapides, leur bassin. Jamais ils n'ont vu ne serait-ce qu'une empreinte de pêcheur, bien qu'à une occasion ils soient tombés sur une empreinte de grizzly dans la boue, des éclaboussures sur les galets encore humides. Ce jour-là, ils avaient déclaré forfait. À présent, tout danger de grizzly écarté, ils prennent leurs cannes et leurs boîtes à mouches avant de zigzaguer entre saules et buissons, veillant à marcher sur les galets afin de ne pas laisser de traces. Dès qu'ils aperçoivent l'eau, Marnie lâche sa canne et arrache ses habits comme s'ils lui brûlaient la peau. C'est la tradition, depuis le premier jour, à une époque où Taz n'en revenait toujours pas de la facilité avec laquelle elle se déshabillait, comme s'ils s'étaient connus toute leur vie. Cette fois-là encore, il en reste bouche bée et doit presser le pas pour la rattraper.

Malgré la chaleur torride de ce tout début de mois de juillet, l'eau est si froide qu'elle les saisit. Ils y pénètrent en riant, le souffle court, avant de nager plus loin, jusqu'aux rapides, puis ils se laissent repousser en aval et tournoient dans le courant, la respiration plus régulière à présent. Taz passe les bras autour du ventre de Marnie, ils regardent les nuages glisser dans le ciel, aussi inoffensifs que des coups de pinceau : cela fait des mois qu'aucune goutte n'est tombée. Pas de fumée en vue, mais un léger parfum dans l'air, presque agréable, comme un feu de camp.

Le ventre de Marnie bouge, un coude ou un genou s'agite sous la main de Taz. Il écarquille les yeux. Elle éclate de rire.

— Ce sera une vraie petite loutre, notre fille, dit-elle.

Ses cheveux mouillés sont drapés en travers de l'épaule de Taz, telle une fourrure.

— Et si c'est un garçon ?

— Ne sois pas bête. Deux chromosomes x, pas de doute.

— Vraiment ?

Il la sent hocher la tête.

— Sacagawea, dit-elle. Lewis n'aura qu'à la suivre. Et récolter tous les lauriers. C'est toujours la même histoire, avec les hommes. Pareil pour Clark\*.

Au début, impressionnée par leur connaissance intime d'une nature qu'elle se figurait à peine, Marnie avait surnommé Taz "Lewis" et Rudy "Clark". Ils avaient vingt ans, à l'époque. C'était il y a sept ans, autant dire une vie entière.

---

\* Meriwether Lewis et William Clark: chefs de la première expédition américaine à traverser le continent jusqu'à la côte pacifique (1804-1806).

ILS se dorent au soleil, puis se rhabillent et commencent à marcher en amont. Avec la sécheresse, le niveau de la rivière a baissé; ils font crisser des galets blanchis qu'ils n'ont jamais vus à découvert avant. Lorsqu'ils atteignent la paroi du dernier petit canyon, Marnie lance un regard interrogateur à Taz. Il baisse les yeux sur son ventre et hausse un sourcil.

— Sacagawea a porté son bébé jusqu'à l'océan Pacifique, dit Marnie.

Elle s'élanche la première, un pied sur la saillie, trente centimètres de roche friable et fissurée. Elle s'accroche à la paroi, à une racine, à de l'herbe à bison émergeant d'une crevasse. À leurs pieds, la rivière se resserre et rugit, lacérée par les rochers. Taz ne la quitte pas d'une semelle, prêt à la rattraper si elle dérape, à plonger à sa suite.

L'ascension se déroule sans incident. Ils posent le pied sur les touffes de tussack, la petite prairie dissimulée par le canyon, et déambulent parmi les brins desséchés, dispersant les sauterelles jusqu'aux étangs de castors. De l'eau ruisselle à travers le barrage de branches et de boue, au-delà duquel chatoie le premier étang, aussi lisse qu'un miroir. Ils reprennent leur souffle, montent leurs cannes. Marnie scrute les environs à la recherche d'une éclosion et inspecte ses mouches avant de faire son choix, une minuscule midge.

— Midge, dit-elle à voix haute.

Taz fouille dans sa propre boîte.

— Peut-être, mais je pense qu'une sauterelle fera mieux l'affaire.

— Non. Midge, c'est comme ça qu'on va l'appeler. Son prénom.

— Midge?

— Oui, une créature infime mais indispensable, le maillon essentiel.

— Vraiment?

Elle sourit.

— C'est parfait.

— Tu veux qu'elle soit tout en bas de la chaîne alimentaire? (Il éclate de rire.) C'est tout sauf parfait.

Elle le fixe.

— Tu lui diras quoi, quand elle sera grande? "Écoute ma chérie, on voulait que tu sois du côté des perdants, la proie ultime, quoi."

Elle plisse les yeux.

— Enfin, Marn. Si tu veux absolument te la jouer couleur locale, pourquoi pas Ourse? Ce serait bien, les autres gamins lui foutraient la paix. Ou Loutre, peut-être?

Son regard se fait lourd de menaces.

— Mais Midge, ce n'est pas si mal.

Elle lève les yeux au ciel.

— Midge, répète Taz et c'est le mot de la fin.

Ils commencent à pêcher et Taz pense Maddy, Carly, Sandy peut-être, voire Sarah, ou encore Sybil, tous les prénoms en S, surtout pas Sybil en fait, ils ne sauraient jamais à qui ils ont affaire\*; et si c'est un garçon – parce qu'après tout, Marnie peut se tromper –, pourquoi pas Bruce, en l'honneur de Springsteen, voilà qui la rendrait folle, Eminem si elle exige un compromis, et si elle tient à rester sur les animaux, couleur locale jusqu'au bout, Tatanka\*\*, quoique tout le monde l'appellerait Tank, une brute au front bas dans un comics merdique, mais voilà qu'un poisson mord. Comme d'habitude, ils pêchent un dîner entier de brookies.

Ils ramassent du bois. Marnie s'occupe du feu pendant que Taz casse les branches les plus grosses en les tapant

---

\* Référence à l'héroïne aux personnalités multiples du roman biographique *Sybil*, de Flora Rheta Schreiber.

\*\* Mot Lakota signifiant "bison".

contre un rocher. Les brookies grillent sur les brindilles tandis que le soleil décline, éclaboussant les feuilles des peupliers, des saules, et les aiguilles effilées des pins ponderosa éparpillées sur les collines.

— Elle va adorer cet endroit, dit Marnie, arrachant un dernier lambeau de poisson, le menton luisant de gras.

Taz se laisse aller en arrière sur ses coudes.

— Évidemment. C'est comme si on vivait dans un tableau.

— Si Van Gogh nous voyait, il se couperait l'autre oreille. Et si quiconque de l'Ohio savait que tout ça existe ? Il en mourrait, à condition que l'air de Cleveland ne l'ait pas déjà achevé.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies survécu, d'ailleurs. Elle lui donne une bourrade.

— Je n'arrive pas à croire que tu n'aies pas vu ce que tu avais sous le nez avant que je ne te le montre.

Leur badinage habituel, jusqu'à ce qu'elle ajoute :

— Ou que tes parents soient partis.

Taz plisse les yeux dans la fumée, ne sachant que répondre.

— Je ne pense pas que la Nouvelle-Zélande soit si terrible que ça, finit-il par dire.

— C'est bourré de Hobbits.

Mais elle est allée trop loin en mentionnant ses parents, qu'elle n'a jamais rencontrés, alors elle lui tend un brookie et vient s'asseoir en tailleur près de lui pour nettoyer les arêtes.

Taz jette les dernières branches sur le feu. Silencieux, ils regardent jaillir les flammes, hypnotisés par leur farandole bleue tandis que le soleil disparaît derrière les montagnes, les plongeant dans la pénombre. Bientôt les premières brises du soir entament leur descente depuis les sommets.

Ils savent tous deux que l'heure est venue de partir. Marnie soupire et dit :



— C'est une nuit parfaite, tu ne trouves pas ? Ça ne va pas être facile de rentrer.

Taz s'imagine amener le bébé ici, escalader le canyon avec lui, l'empêcher de tomber dans les pommes de pin, le ruisseau, les étangs, l'entendre pleurer pile au moment où le silence s'installe. Combien de nuits comme celle-là connaîtront-ils encore ?

— Je pourrais aller chercher les sacs de couchage dans le pick-up.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. (Le regard perdu dans le feu, elle change de ton.) Et tu le sais très bien.

Taz lui frotte le dos, réprimant un soupir.

— On va finir la maison. J'ai du temps, en ce moment.

— Si tu ne trouves pas du travail bientôt, on n'aura plus que ça.

Taz retire sa main et se penche vers le feu, qu'il attise avec une branche pas plus épaisse que son doigt.

— Le travail finit toujours par arriver, Marn.

— Maintenant, ce serait bien. (Elle jette le squelette de brookie sur les braises.) C'est tout ce que je dis.

Du bout de son bâton, Taz pousse le squelette dans le feu ; les os fragiles et minuscules irradient quelques instants avant de disparaître.

SUR le chemin du retour, ils cuisent, toutes fenêtres baissées, le souffle de l'air plus étouffant qu'autre chose.

— De la viande séchée, dit Marnie en changeant de position.

Elle commence à étirer le cou, comme elle le fait chaque fois qu'elle se sent oppressée.

Elle baisse les yeux sur son ventre, esquissant un sourire.

— De la viande séchée.

Taz accélère.

Ils entrent dans la maison d'un pas lourd. Les plaques de plâtre ont été fixées, mais les joints et l'enduit restent à faire. N'empêche, sitôt qu'ils franchissent le seuil, le séjour leur apparaît comme une vraie pièce, au lieu d'une carcasse éventrée. La bâche qui protège l'érable fraîchement poncé crisse sous leurs pas, et Marnie s'affale sur le vieux canapé trouvé dans la rue, un endroit où s'asseoir pendant les travaux, un meuble qui s'en ira rejoindre le tas de rebut dès que le séjour sera terminé. Ils ont encastré les fils électriques, reléguant les tubes et les boutons dans le pick-up, sous les chutes de plâtre. Taz compte appliquer l'enduit dans la semaine, lisser les joints, couvrir les têtes de vis, dépoussiérer comme un malade, peindre les murs, retirer la bâche, dépoussiérer encore, vernir l'érable jusqu'à ce qu'il brille comme du verre. Marnie ne le sait pas, mais il lui a réservé une chambre pour deux nuits à l'hôtel du coin, où elle pourra profiter de la piscine, apprendre à Midge à nager sans avoir à respirer d'émanations toxiques. Ou à les absorber par les ouïes, enfin quel que soit le mode d'oxygénation de Midge. Il l'imagine en train de flotter, un casque de scaphandrier miniature sur la tête, le hublot minuscule, son cordon ombilical comme un flexible de plongeur sous-marin. Vingt mille lieues sous les mers. Il n'en dit pas un mot à Marnie.

Il la regarde, avachie sur le canapé, les yeux fermés, le teint pâle, couverte de sueur. Elle respire comme un scaphandrier, elle aussi. Mieux vaut ne pas lui demander comment elle va, pourtant il le fait quand même.

Elle ouvre un œil et le regarde.

— C'est une géante. Un titan. Imagine si c'était toi qui la trimballais partout.

— Si je pouvais, je n'hésiterais pas, répond-il.

Et c'est plus ou moins ce qu'il pense, allant jusqu'à se dire qu'il saurait mieux s'y prendre, qu'il ne ferait pas si grand cas

de sa fatigue, de sa souffrance, qu'il éviterait de traiter tout le processus comme une épreuve insurmontable. Mais voilà que Marnie pousse un soupir fatigué, et Taz comprend qu'il n'a pas la moindre idée de ce qu'elle traverse.

Il va à la cuisine, tout aussi décrépité que le jour où ils ont acheté la maison, voire plus. À peine une semaine après avoir emménagé, ils s'étaient attaqués à la chambre, la seule pièce dont ils auraient jamais besoin, selon Marnie. La cuisine ne tarderait pas à suivre, alors ils avaient égoutté leurs pinceaux sur le mur au-dessus de l'évier, Marnie en profitant pour dessiner un gigantesque smiley vert, qu'elle avait pourvu de canines blanches avec la peinture du plafond. Une plaisanterie à l'époque, mais le travail les avait rattrapés, leur compte en banque aussi, et trois ans plus tard, le smiley en était venu à représenter la maison elle-même, qui les dévorait vivants. Si Taz avait pu l'effacer sans que Marnie le remarque, il l'aurait fait depuis longtemps.

Il jette un œil au smiley en ouvrant la porte du congélateur et tord le bac à glaçons au-dessus d'un verre à pinte pour Marnie. Elle le plaque contre sa joue, son front, le faisant rouler dans un sens puis dans l'autre.

— On n'a pas pensé aux vagues de chaleur, quand on a prévu tout ça, dit-elle. À la sécheresse.

Parce que c'était prévu ? se retient de demander Taz.

— Plus que deux mois à tirer, dit-il.

— La durée de ma grossesse ne m'a pas échappé, merci, lâche Marnie, les yeux fermés.

Il s'assied sur un chevalet et l'observe un instant avant de se pencher vers elle, prêt à rattraper le verre au cas où elle s'endormirait.

Quelques secondes plus tard, elle rouvre les yeux et se redresse. Elle agrippe des deux mains le verre qui repose sur son ventre.

— Fini de rigoler.

Taz se prépare à affronter la suite.

— Suffit de regarder nos comptes, de soustraire et d'additionner. Le truc du boulier, tu vois? (D'un geste, elle désigne la pièce, la maison tout entière.) Et cette baraque. On va mettre un planning au point. Impossible d'accueillir un bébé dans ce foutoir.

Taz n'a pas besoin de regarder autour de lui, bien qu'il ait toujours aimé cette étape, les plaques de plâtre, l'effet d'écho dans les pièces vides. De fait, c'est une vraie pièce. Ils ont un toit sur la tête. L'eau. L'électricité. Leur chambre est terminée depuis longtemps, et celle du bébé n'attend plus que la peinture et les moulures. La salle de bains est pourvue d'une porte qui cache tout ce dont ils ne se sont pas encore occupés, la tuyauterie, les équipements trop onéreux, le carrelage. Quant à la cuisine, elle n'a pas de porte, mais Taz a déplacé le canapé afin que Marnie n'ait pas à contempler ce qui leur manque, les appareils ménagers si coûteux qu'ils n'ont pas encore eu le courage de s'attaquer au plâtre. N'empêche, ce n'est pas comme si le bébé allait vivre dans une grotte. Néanmoins, il acquiesce.

— Je sais, Marn.

Elle le regarde fixement.

— Tu dis toujours ça.

— Je sais, commence Taz, avant de refermer la bouche et de se lever, aussi épuisé qu'elle.

Il va à l'atelier, ouvre le cadenas et pousse la porte avant d'actionner l'interrupteur. Il contourne l'établi, l'un des rares objets, avec la vieille table de sciage, que son père n'a pu expédier en Nouvelle-Zélande. Il retire la bâche qui protège les autres outils de la poussière et fouille dans les seaux de quincaillerie pour trouver la boîte de finition, le bac, le couteau et les bandes. Il prépare l'enduit.

À son retour, Marnie scrute chacun de ses gestes.

— C'est comme ça que tu réagis, quand je te dis qu'il faut qu'on soit sérieux, qu'on s'organise ?

Il ne répond pas, se contentant de tremper le couteau dans l'enduit. Puis il lui tourne le dos pour faire face au mur et se met au travail.

Il est en train de poser une bande le long du plancher quand Marnie lance :

— Tu sais, ce n'est pas parce qu'on ne parle pas d'argent qu'on en a.

Il rabat la bande contre la lame du couteau et la déchire, trempe le couteau dans le bac et commence à marcher à reculons, étirant l'enduit.

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR  
ATLANT'COMMUNICATION  
AU BERNARD (VENDÉE).